



Association Franco-Colombienne
de Psychiatrie et Santé Mentale



COFALP
COordination France-Amérique-latine de Psychiatrie

**Vous invitent à assister à sa première
manifestation autour du thème**

“Conflit et Conciliation”

Souvent, là où des conflits extrêmes ont généré violences, douleurs, honte, deuils, disparitions, des commissions s'attachent à la recherche de la compréhension, de la vérité, de la mémoire, de la réparation, de la réconciliation. Comme ce fut tenté en Colombie ces dernières années. Que faire de l'oubli, que faire de ce passé qui hante les sujets et la société?

Psychologues, psychiatres, anthropologues, psychanalystes, sociologues, historiens, observateurs et acteurs, croisent leurs regards sur ces traumatismes et les processus à l'œuvre.

Samedi 21 novembre 2020

de 16h à 19h

Hôpital Sainte Anne

Salle Morel

1 rue Cabanis

75014 Paris

francocol.santementale@gmail.com

Comité d'organisation:

Bernard Odier: Président

Gabriela Patiño et Daniel Delanoë: secrétaires

Carmen Braconnier: trésorière

Tania Roelens et Ramón Menéndez

Lien à consulter
via le site:

www.afcopsam.org

Table des matières

Programme de la rencontre.....	3
Présentation intervenants.....	4
Textes des interventions	5
Quand l'absence de conflit est synonyme d'extrême violence <i>par Paula Herrera</i>	6
Cultures indiennes et conflit : De l'efficacité symbolique dans deux rencontres avec des amérindiens <i>par Tania Roelens</i>	12
Le mythe de la « paix » versus le récit historique du « conflit » ? Le cas de la Colombie <i>par Olga L. González</i>	19
Contexte historique du conflit : Vérité, reconnaissance et non-répétition <i>par Miguel Ángel Vargas</i>	21
Conclusion : Nommer la violence <i>par Daniel Delanoë.....</i>	29
À propos de l'AFCOPSAM	31

N.B. En raison des mesures sanitaires liées à l'épidémie de Covid-19, la rencontre, initialement prévue à la salle Morel de l'Hôpital Sainte-Anne, a été réalisée par visioconférence via Zoom.

Programme de la rencontre

Mots d'ouverture par Carmen BRACONNIER, psychologue.

Bernard ODIER, psychiatre, psychanalyste,

De l'adversité à l'altérité.

Paula HERRERA, pédopsychiatre,

Quand l'absence de conflit est synonyme d'extrême violence.

Tania ROELENS, psychiatre, psychanalyste, anthropologue,

Cultures indiennes et conflit.

Ramón MENENDEZ, psychiatre, psychanalyste. *Discutant.*

Yvon LE BOT, sociologue, *Sortir de la violence: acteurs*

institutionnels, acteurs sociaux et acteurs culturels.

Olga L. GONZALEZ, sociologue, *La mémoire comme un*

acte de résistance.

Miguel Angel VARGAS, juriste, *Contexte historique du*

conflit: vérité, reconnaissance et non-répétition.

Gabriela PATIÑO, psychologue. *Discutante.*

Conclusion: **Daniel DELANOË**, psychiatre, anthropologue.

francocol.santementale@gmail.com | www.afcopsam.org

Présentation des intervenants

Bernard ODIER

Psychiatre ; chef de service à l'Association Santé mentale du 13ème arrondissement de Paris (ASM 13). A été président de la Fédération Française de Psychiatrie de 2015 à 2017.

Tania ROELENS

Psychiatre, DEA en anthropologie, psychanalyste membre de l'ALI, exerce à Paris et dans un CMPP du Val de Marne (APSI). A vécu en Colombie de 1988 à 2008, psychanalyste à Bogota, directrice du centre d'accueil Cachivache pour jeunes de la rue. Auteur du chapitre « Approches de la clinique dans le conflit armé en Colombie », in Guerres et traumatismes, coordonné par O. Douville (Dunod 2016).

Ramón MENENDEZ

Psychiatre et Psychanalyste, Docteur en Psychopathologie. Exerce en psychiatrie infanto-juvénile dans l'Essonne (91) et à Paris. Membre du collectif de rédaction de la revue Psychanalyse YETU.

Gabriela PATIÑO-LAKATOS

Psychologue clinicienne dans le champ psychanalytique, Docteur en clinique et philosophie de l'éducation, exerce en tant que praticienne, chercheuse et enseignante.

Miguel Angel VARGAS

Licence en droit, master en sociologie, fondateur et ex-directeur de la revue « Pluralis », collaborateur de la Commission pour l'éclaircissement de la Vérité en Colombie, exilé politique des années 80.

Daniel DELANOË

Psychiatre, anthropologue, chercheur associé à l'INSERM, membre de l'Association Internationale d'Ethnopsychanalyse. Dernière publication : *Les châtiments corporels de l'enfant, une forme élémentaire de la violence*. Eres, 2017.

Paula HERRERA

Pédopsychiatre à Pereira/ Colombie, ancienne assistante Centre Hospitalier de Versailles, CHU Nantes, pédopsychiatre. Master en Neuropsychologie Cognitive pour la recherche -Université Pierre Mendès France, Grenoble, PhD Neuroscience de l'Université de Versailles.

Yvon LE BOT

Sociologue, spécialiste des mouvements sociaux et indigènes d'Amérique Latine. Directeur de recherche au CNRS, membre de CADIS et enseignant à l'EHESS. Auteur, entre autres, de *La Grande révolte indienne*, Robert Laffont, 2009, et *Le rêve Zapatiste*, avec le sous-commandant Marcos, Le Seuil, 1997.

Olga L. GONZALEZ

Docteure en sociologie de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, chercheuse associée à l'Unité de Recherche Migrations et Société, Urmis, Université de Paris, auteure de nombreuses publications sur les migrations, la violence et le genre.

Carmen BRACONNIER

Psychologue clinicienne. Travail institutionnel auprès des publics en situation de handicap mental. A été directrice d'un EMPRO et un CAJ parisiens de 2008 à 2018

Textes des interventions

Quand l'absence de conflit est synonyme d'extrême violence

Paula Herrera

Pédopsychiatre

Le titre de mon intervention est volontairement provocateur : comment imaginer que la violence peut être synonyme d'absence du conflit ?

Une première approche pourrait être de se dire : mais oui bien sûr, c'est le mécanisme de l'agression passive !

Eh bien non ! Les choses sont plus complexes, vous vous en doutez ! Je voudrais vous faire part de quelques anecdotes et réflexions à partir de mon immense sentiment d'impuissance vis-à-vis de la réalité contemporaine de mon cher pays d'origine.

Les anecdotes viennent de mon expérience vécue en tant que fille née au sein de la région du café. Il paraît que ma ville, qui s'appelle Pereira, ressemble pas mal à Grenoble : de taille moyenne et entourée de montagnes.

Commençons donc par les anecdotes personnelles. Mon père était assistant-chef au Tribunal de Justice, ma mère était prof dans un lycée et, tout en appartenant à la classe moyenne aisée, je me suis retrouvée depuis mon enfance témoin de premier rang face à l'impact des affaires de cartels de drogue dans ma ville. Même si mon père ne rentrait pas dans les détails de son boulot, on percevait bien comment les affaires criminelles des petits cartels devenaient des affaires courantes. Ce phénomène était lié étroitement à la guerre que le Ministre de Justice de l'époque, Rodrigo Lara Bonilla, avait entreprise à l'encontre de la Mafia colombienne, en particulier contre le cartel de Cali, tenu par les frères Rodriguez-Orejuela, et contre le cartel de Pablo Escobar à Medellin. Ce n'est pas pour rien que le Ministre Lara Bonilla a été assassiné en 1984. Une année tellement symbolique !

A l'époque où les cartels de la drogue s'entre-déchiraient, ayant pris en otage des villes entières au passage, de nouveaux petits narco-trafiquants, trouvèrent un havre de paix à Pereira, à partir de la corruption de certains politiciens et policiers locaux : « On promet de rester sages, de ne pas poser de bombes ni de faire de vendettas, et vous nous laissez nous installer ici avec nos familles et vous nous foutez la paix avec nos affaires ».

C'est dans cette ambiance qu'à l'âge de 12 ans (en 5ème !), une de mes camarades de classe du même âge, m'a offert ma première dose de cocaïne. Et pourtant c'était un collègue-lycée privé catholique, pour des filles de familles bien, l'un des mieux côtés de la ville. Heureusement mes parents avaient bien fait leur boulot pour m'éviter de ne pas tomber dans les histoires de drogues, mais j'ai été profondément choquée : cette fille, une des plus sages de ma classe, une des plus timides... que s'était-il passé? je me souviens encore de ses lunettes aux énormes verres épais, vivant dans un bon quartier, avec une maman comme celles qui à Paris, feraient ses courses au Bon Marché, une dame super bien coiffée, digne d'un mari qui porte des lunettes et des cravates assorties ... ça ne collait pas, nous qui allions ensemble chez les Scouts ! Je ne comprenais rien !

De plus, je n'arrivais pas à faire le lien entre cette réalité du dehors de chez moi et les interdictions si sévères de mes parents. Merde alors ! J'avais 15 ans, je voulais sortir en boîte et me balader le soir, au moins dans mon quartier ! Les bombes à Bogota et à Medellin, les milliers de morts dans les villes et dans les montagnes, les Farc, qu'est-ce que ça à foutre avec moi ?

J'étais juste en colère jusqu'à ce que des amis de mon quartier commencent à se faire tuer par des tueurs à gages... et que le jour où mes parents avaient cédé à mes suppliques de me laisser sortir, un autre ami de 15 ans est venu me chercher dans une voiture flambant neuve, nous montrant sa mitrailleuse planquée sous le siège du conducteur, très fier du cadeau de son père. La frustration s'est alors transformée en peur, terreur, impuissance. J'ai aussi vu mes copines de 15 -16 ans, devenir les maîtresses de vieux lubriques avec de gros ventres et de grosses voitures.

Puis j'ai commencé la fac de médecine à Pereira à l'Université Publique, ouvrant les yeux sur une réalité jusques là entre-aperçue, aux feux rouges, à travers les vitres de la voiture de

mon père, entre mes classes de piano, d'anglais et de ballet classique. L'Université Publique m'a mise face au gouffre qui sépare les classes sociales dans mon pays.

En dernière année de fac, pendant le stage de psychiatrie, tiens, j'ai dû m'occuper en tant qu'externe, d'un patient plus jeune que moi. Il avait lâché les études malgré le fait d'être brillant, et s'était dédié à faire le « *lava perros* » (ou le « fidèle écuyer ») des *narcos*. Il s'est retrouvé à l'hôpital psychiatrique après une crise psychotique associée à une intoxication par cocaïne. En toute bonne foi, je lui ai fait part de ma perception de son intelligence et je l'ai questionné sur la possibilité de « reprendre le bon chemin, passer le bac, aller à l'université publique, c'est gratos ou presque ». Sa réponse fût un excellent résumé de la philosophie de vie induite par cette anti-culture de la drogue.

Il m'a dit : « Pffff... mais docteur, vous vous cassez la tête avec vos études, regardez-vous donc : vous venez à l'hosto en 4L. Moi, j'ai une Ferrari. Qui de nous deux gagne mieux sa vie ? »

Depuis, plusieurs générations ont été séduites par cette vie de luxe facile, d'absence d'effort, d'impunité pour presque tous les crimes. Et non seulement les jeunes : leurs mères aussi, qui veulent voir leurs enfants « bien embauchés » pour se faire offrir un frigo géant plus grand que celui de la voisine, à qui son fils a offert la même chose.

Il est de coutume que les garçons ne racontent pas à leur mère les détails de leur boulot. Et ces mères se débarrassent de leurs soi-disant doutes avec une bonne dose de prières pour recommander leur fils à la Vierge Marie Auxiliatrice, la célèbre Vierge des tueurs à gages. Elles attendent le retour du fils quand il part en mission, devant un autel plein de bougies et d'images de saints. Elles prient pour le retour de leur poussin vivant avec l'achat de la télé à écran plat, qui va décorer une maison de fortune dans un quartier pourri, où l'État existe à peine sous forme de services publics de mauvaise qualité.

Toutes ces mères ont déjà vécu en partie l'univers de la drogue avant que leur fils ne soit né : des milliers de femmes de quartiers défavorisés laissent tomber leurs études, parce que c'est dur... par contre, il est plus facile d'emprunter de l'argent pour se faire poser des seins en silicone et appâter un des dealers du quartier qui lui fera vivre la belle vie. Mais quelques années plus tard et un ou deux gosses dans les bras, le mari mini-*narco* se fait tuer

ou choper à la frontière avec des boules de cocaïne dans le ventre, et la femme, désespérée à l'idée de perdre cette vie de luxe, laisse ses gamins à la grand-mère, part en Espagne ou au Japon pour se livrer à la prostitution et continuer à envoyer des flots d'argent pour sa « bénédiction ». C'est comme ça qu'on appelle ces enfants issus d'unions entre une jeune femme et un vieux *narco*, ou un gentil monsieur avec une bonne retraite. Mais attention ! il ne faut surtout pas contredire le gosse, il faut tout lui permettre, tout lui donner, une manière de compenser la culpabilité de l'absence tant du père que de la mère !

En fait, c'est cette même absence qui concentre presque tous les maux de mon pays : il n'y a pas de loi. Il n'y a pas de conflit au fond car tout peut se résoudre avec un coup de flingue entre les yeux, ou avec un afflux d'argent dans les poches des moindres fonctionnaires qui risqueraient d'entraver les affaires de drogue. C'est la menace de mort qui pèse sur nous tous, dans le cas où on aurait la mauvaise idée d'élever la voix contre la corruption, de prendre la parole contre les injustices. A défaut de conflit, on trouve un silence gêné, une obéissance forcée, un repli sur les normes du plus fort. Bref, la loi de la jungle dans une république bananière.

La corruption en Colombie semble être la cristallisation de l'absence du père. La justice est presque absente, et le peu de résistance qu'il peut y avoir, doit composer avec la peur et l'intimidation.

Il y a d'autres maux qui accablent mon pays, mais au fond, je fais partie des gens qui croient que le cœur de tous nos maux est LA CORRUPTION, qui surgit dans le déséquilibre entre le plaisir égoïste et l'empathie.

Comment est-il possible de ne pas avoir de remords si je suis complice d'une affaire tordue de corruption qui me rapporte quelques sous, et si je ne vois pas que c'est le budget d'un hôpital, d'une école publique, d'une université, de médicaments remboursés par la sécu, de la nourriture des enfants des crèches de quartiers très défavorisés, ou même de l'accès à l'eau potable ?

Beaucoup de gens qui se prêtent à de petites affaires de corruption n'y voient pas de mal car ils reçoivent relativement peu d'argent. Ce qu'ils ne voient pas, c'est qu'ils font partie

des milliers de personnes qui reçoivent tous un peu, ce qui finira par épuiser le budget de toutes les maisons de retraite d'une ville ou d'un hôpital.

L'autre cas, est celui qui reçoit un peu plus, un citoyen de la classe moyenne aisée qui va vous dire : « Mais je m'en fous, j'aurai de l'argent pour envoyer mes filles au Lycée Français de la ville, je pourrai leur payer une bonne université aux États-Unis, et amener ma femme s'acheter des fringues à Miami au moins une fois par an. » Le même monsieur va vous dire « J'ai tué personne, je ne suis pas comme ces bandits de guérilleros, ces paramilitaires, ou ces salauds de *narcos*. Je suis quelqu'un de bien. Je n'ai pas de sang sur les mains, je suis poli et bien élevé et je paie ma cotisation du club privé sans retard. »

Une autre voix, celle de l'absence de révolte des classes les plus défavorisées, vous dira : « Je m'en fous que ce monsieur politicien soit corrompu. Il m'a promis un poste pour mon fils si je vote pour lui. Ça nous fera des revenus, et mon fils pourra payer mes médicaments. Et si les choses ne se passent pas bien, c'est sûrement ma voisine jalouse qui nous aura jeté un mauvais sort. Ou peut-être, n'ai-je pas assez prié notre bon Dieu. Vous me demandez pour quoi notre pays est foutu ? et bien ma brave dame, c'est à cause de ses salauds de guérilleros qui veulent que notre pays devienne comme le Venezuela. Et aller à une manif ? ce truc de communistes ? ça ne sert à rien, en plus, quelle honte ! Je ne suis pas un guérillero ! Je préfère en profiter pour me mettre à jour avec ma *telenovela* ou le match de foot. »

En somme, toutes ces voix me rappellent le pays des aveugles du roman de José Saramago.

C'est ainsi qu'il devient impératif d'élever nos voix pour donner une nouvelle vie au conflit, mais pas le conflit qui tue l'autre, le conflit qui autorise le pouvoir et le contrepouvoir, les différences de point de vue, et qui se joue dans la tolérance.

Il est impératif de raconter une autre perception de la réalité qui reste ferme et décidée malgré les efforts de décennies de politiques publiques de mauvaise éducation, d'abrasement de la pensée critique, de coups de massue contre la vérité par le biais d'un lavage du cerveau insidieux mais persévérant, qui fait croire au pays entier que le modèle à suivre est ce *narco* ringard, cette femme chosifiée, ce jeune rejetant les intellos qui vont à la fac et qui lisent des livres (*beurk*).

Ainsi aujourd'hui en Colombie, l'absence du conflit représente l'absence de frustrations, la soumission permanente à nos pulsions complètement lâchées, sans le moindre frein d'un mécanisme de sublimation qui les retienne même un peu.

Vue comme ça, la Colombie est la projection jusqu'à la vie adulte d'un complexe d'Œdipe non résolu à l'échelle d'un pays entier. Un désir interdit qui n'a trouvé aucune pare-excitation. Le paradis des pulsions à l'échelle d'une population de 50 millions d'habitants.

Malgré cela, il y a aussi la voix de l'espoir. Nous-mêmes ici, comme preuve vivante. Et nous ne sommes pas les seuls. Nous faisons sûrement partie d'un bataillon de gens qui agissent, quelques-uns visibles dans des groupes comme la Commission de la Vérité, d'autres comme leaders d'opinion dans les réseaux sociaux, des journalistes courageux qui s'efforcent de transmettre les faits tels qu'ils sont.

Et il y aussi la Science, le bastion dans lequel je me bats pour apporter mon grain de sable à la construction d'un nouveau pays. Je sais que cela peut sonner bizarre, mais je vois dans la Science et la Psychanalyse un point clé en commun : la quête de la vérité, même si elle ne peut être absolue. Mais au moins investir un chemin honnête pour déjouer les mensonges, apporter des arguments bien fondés, nous libérer des mirages.

Plus spécifiquement je livre la bataille avec l'outil des Neurosciences Cognitives à travers l'étude des mécanismes de l'empathie et de l'impulsivité. Déjà je peux vous donner quelques conclusions préliminaires qui ne sont pas de la découverte de l'eau tiède : un cerveau sans nourriture n'est pas disposé à apprendre, une vie psychique entourée de violence va développer de la maladie mentale et des conduites de perpétuation de la violence, le manque de limites dans l'éducation des enfants mène aux postures psychopathes.

Je vous fais part de ma voix et de celle de mes collègues neuroscientifiques de Colombie qui avons aussi une sensibilité et un respect vis-à-vis de la psychanalyse, qui avons une position politique aussi avec la science et croyons que les faits scientifiques sont une autre façon de montrer notre réalité sociale avec un discours différent que celui des sciences humaines, dans l'espoir qu'ensemble, on ne puisse plus ne pas nous entendre.

C'est un peu comme amener des propos inconvenants, dans l'espoir de réanimer un conflit qui ouvre la voie de solutions honnêtes, comme après quelques années de divan.

Cultures indiennes et conflit :

De l'efficacité symbolique dans deux rencontres avec des amérindiens

Tania Roelens

Psychiatre, psychanalyste (ALI) et anthropologue

Le 19 octobre, il y a un mois, à la date anniversaire de la « rencontre entre deux mondes », 12 000 indiens du sud de la Colombie ont traversé la moitié du pays pour alerter le Président de la République à propos des assassinats de centaines de leurs leaders sociaux. Face à la fin de non recevoir du chef de l'État, cette marche appelée Minga finit par réaliser au cœur de la capitale une cérémonie de jugement spirituel et politique, réunion pacifique au son des tambours et des flûtes, tous masqués, sous la protection de la Garde Indigène munie de ses cannes traditionnelles.

2019-20 : D'impitoyables incendies dans les grandes forêts d'Amazonie et d'Australie et la pandémie sont venus nous renvoyer à la conscience des effets de l'anthropocène, et moi à l'important ouvrage de Philippe Descola *Par-delà nature et culture*¹ qui restait en attente d'être lu.

J'avais par ailleurs mis à profit le confinement pour ressortir notes, textes et albums de mes rencontres avec les indiens. Ce fut l'occasion pour dépoussiérer ces trouvailles du passé, anciennes hypothèses revues à la lumière de l'expérience et de retrouver l'envie restée en suspens d'en dire quelque chose.

¹ P. Descola (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

C'était les années 90, pendant 3 ans nous avons vécu en famille chez les Sikuni de l'Orénoque, passé des semaines et des mois en compagnie de leur calme gaité, partageant ce souci, humain si humain, de vivre en continuité avec la nature. Ces moments éclairants d'altérité et de différence ont donné naissance au livre « Le chant du poisson », écrit et illustré avec eux². Et puis je retrouvais aussi les traces de cette rencontre transculturelle avec des jeunes filles Embera agitées par les esprits Haï. Je vous dirai ce que nous avons pu entendre du message de cette transe de possession collective³.

Il fallait donc bien que je parle aujourd'hui des amérindiens.

Le chant du poisson chez les Sikuni

Chaque année à l'époque des grandes crues, les poissons en groupes joyeux descendent les ruisseaux et les rivières pour se rendre au grand fleuve Orénoque, appelé aussi « la mer » ; ils se réunissent pour célébrer la fête de leur reine. On l'appelle aussi « sirène » car sa nature est double : humaine elle a été enlevée au moment de ses premières règles par les poissons qui l'ont offerte comme compagne au grand serpent mythique Anaconda. Depuis ce jour elle appartient au monde des *ainawi*, esprits des habitants de l'eau. Elle vit là où le fleuve Vichada débouche dans l'Orénoque, elle est poisson, elle est femme, elle est *ainawi*. Un jour il y a très longtemps, à l'époque de la ponte, lorsque les poissons célébraient leur fête annuelle, un homme les accompagna, voyageant avec les loutres. Il a tout vu tout entendu : les poissons mettaient les œufs sur la chevelure de la femme-poisson, la couvrant ainsi d'un grand voile. Elle était assise sur son trône et autour d'elle les poissons se frottaient le ventre les uns les autres ; ainsi ils faisaient l'amour, s'enivraient et chantaient. C'est là que l'homme apprit le chant du poisson qu'il enseigna par la suite aux autres hommes. Et c'est ce que le chamane reprend dans une prière au moment de la cérémonie de la jeune fille en puberté et lorsque le bébé commence à manger de la viande. Le vieil homme psalmodie longuement et en rythme

² R. Tania (1994). *Menepijiwipeliwaisianü / El canto de los peces*. Bogota : Colciencias-FPH.

³ T. Roelens et T. Bolaños (1997). « La revolcada de los Jais », in *Antropología en la modernidad*. Bogotá : ICAH. En français dans revues *Essaim* N°3, Erès 1998, *La clinique lacanienne* N°3, Erès 1999. Accessibles sur le site AFCOPSAM.

toute la nuit à l'heure où les animaux se réunissent, tout en soufflant avec des pailles dans des récipients remplis d'eau ; il convoque ainsi jusqu'au petit matin les espèces aquatiques en les énumérant toutes des plus petits jusqu'aux plus profonds, la raie et la tortue venant faire couvercle et fermer le flux : flux de poissons, flux de mots, flux de sang émergeant de la bouche d'en haut, de la bouche d'en bas et des gorges de la nature, fleuves, lagunes et rapides.

Un *ainawi* séduit facilement la femme et vit comme les hommes blancs dans des villes dont les rues sont pleines de lumière et de musique. La prière les convoque tous pour que la jeune fille apprenne de leurs qualités, y compris de la beauté des étoiles, qu'elle soit agile et rapide dans les travaux, qu'elle sache s'orienter, etc. En oublier un serait de mauvais augure, il en va de la cohabitation avec les autres espèces, il faut les informer qu'une nouvelle femme existe. On dit que le chant demande aux *ainawi* de ne pas faire de mal, car ils enlèvent les jeunes filles et les enfants, ils sont la cause de maladies. Ainsi le chamane les traite avec intelligence en rappelant les règles que, de fait, tout le monde connaît : à la naissance d'un enfant, les parents doivent se mettre à la diète et ne pas manger de gros poissons, ils doivent rester à la maison, pour ne pas courir le risque de croiser la trace d'une couleuvre, encore moins pêcher, chasser ou utiliser des objets tranchants.

On nomme « cru » ce qui est du monde des *ainawi*, ce qui n'a pas été traité par les incantations du chamane : le bébé qui a l'ombilic encore ouvert, mais aussi le sang des règles et le poisson juste sorti de l'eau. Pour cette raison la pêche est mauvaise, quand une femme qui y participe, a ses règles. Le chamane doit d'ailleurs éviter toute relation sexuelle avant l'expédition de pêche. La prière du poisson c'est la fête collective de la fille qui devient femme, elle ne doit ni rire, ni parler, ni manger. À la fin du chant elle partira en courant vers le fleuve la tête couverte d'un foulard-frai d'œufs de poisson ; c'est la célébration des crues avec ses cortèges de bancs de poissons, c'est la fête de la sirène.

Sans ce chant-mythe-rituel⁴ énoncé par le chamane à des moments de bouleversement et de franchissement physiologique qui touchent une personne – la chute de l'ombilic, le sevrage, les premières règles, une anémie ou autre maladie causée par les esprits *ainawi*... – un humain n'existerait pas comme Sikuani. Il est l'opérateur symbolique qui instaure sa place

⁴ *Dujuai pematawajibiwaji* : prière du poisson-gibier ou chant principal de l'identité sikuani.

entre les espèces et leur cohabitation. Nous avons mis un certain temps à assimiler que ces autres avaient les mêmes droits que nous d'habiter l'espace commun des fleuves, forêts et savane. Le fait que nous devions en manger donne son poids à la tragédie de la prédation dans cette coexistence.

Hormis la bible écrite par les évangélistes et quelques manuels scolaires, les Sikuani n'ont pas de livres dans leur langue. Ces « paquets de feuilles » sont des symboles du pouvoir des blancs, de l'ascendant des missionnaires, de l'autorité des fonctionnaires, du savoir des chercheurs... tous héritiers des colonisateurs. Deux Sikuani sont les coauteurs du livre « El canto de los peces », il a été écrit et illustré par eux. Comme le dit Juan Bautista Mariño « ce livre-là parle de nous » et « ce qui est écrit dure longtemps » et c'est donc un outil de défense de la langue et des valeurs de la culture même s'ils sont de tradition orale. Quant à Rosalba Jiménez qui a fait une formation linguistique à l'université, elle a pu offrir au public un premier ouvrage travaillé par écrit dans sa langue, et son livre a été adopté pour les écoles par le département d'Ethno-éducation.

Attaques de possession ou l'appel des jeunes filles Embera

Les amérindiens de Colombie, plus d'un demi-million de personnes, 67 langues et des traditions encore bien vivantes, font du tabou de l'inceste un élément explicite de la transmission, assorti de rituels et de sanctions sévères : « on ne mesquine pas l'enfant », sans en courir les pires infortunes.

Pendant tout une année une communauté Embera a vu ses jeunes filles agitées par des crises convulsives. Les autorités avaient réuni toute la parentèle en ville, et nous invita à les visiter. En présence du visiteur – *journalistes*, institutions ou exorcistes – les jeunes redoublaient de crises : les yeux révoltés, leurs corps se courbaient en arc, se contorsionnaient, se roulaient et rebondissaient par terre ; reprenant conscience, elles témoignaient de visions effrayantes, d'êtres à moitié homme en haut et animal en bas. A leurs côtés leurs pères faisaient un simulacre de leur participation dans le rituel de puberté, portant à bout de bras leurs filles vêtues de blanc, qui continuaient à gesticuler en l'air. Une

jeune femme avec qui j’explorais leurs relations de parenté, me mit alors dans les bras un enfant dénutri qui s’avéra être à la fois son fils et son frère... Nous avons proposé alors de revenir séjourner auprès de cette communauté pour étudier avec eux le problème qu’ils nous présentaient.

Ce groupe conduit par leur cacique et ses gendres, chefs des trois communautés actuelles, avait dû quitter leur région d’origine au décours d’une « guerre » entre *haïbanas*⁵ ennemis, dans le contexte de *La Violencia*, guerre civile particulièrement meurtrière à cet endroit dans les années 50. Ils durent migrer à grande distance vers le territoire actuel, mais cette montagne selvatique, fertile et bien pourvue en eau, s’avéra être un nouveau théâtre de guerre. Peu après la fondation du village, le fondateur, cacique et *haïbana*, fut tué par des hommes armés, et les indiens prirent la fuite laissant le cadavre se décomposer sur le chemin sans oser procéder aux rites funéraires. Cet événement laissa une marque transgénérationnelle délétère sur la communauté, de vengeances en transgressions, jusqu’au symptôme collectif présenté par les jeunes filles.

Celui-ci survint peu après la reconnaissance officielle de leur territoire comme réserve. Un homme jeune – petit neveu du fondateur assassiné – venait d’être nommé gouverneur et reçut à ce titre des aides du Bureau des Affaires Indiennes. Il fut pris à partie par un oncle, *haïbana* en ville, qui lui reprocha ces privilèges, et dans la nuit qui suivit, il subit en rêve – ou en transe – l’attaque d’un esprit chamanique, une panthère noire qui le jeta à terre sans connaissance.

Dans la même période, le village fut doté d’une école et une institutrice noire prit sa fonction. La communauté l’installa à la lisière de la forêt, craignant la rivalité de pouvoir entre les esprits tutélaires (elle venait en effet de la Côte Pacifique, même région d’origine que les indiens). L’une de ses élèves qu’elle appela à lui tenir compagnie, présenta la première crise, suivie bientôt par toutes les autres adolescentes, pubères et célibataires.

Pour les indiens, ce mal était l’expression d’une possession (*wamia*, ouverture) par les esprits *haï* qui se manifestent quand les rituels ne sont pas observés : rituels funéraires et

⁵ *Haïbana*, chamane embera. Il est le maître des *haïs*, esprits séducteurs qui surgissent de grottes, de rivières et de clairières, esprits de morts mal enterrés.

rituel d'initiation lors de la puberté des filles. Les *haïs* sont attirés par la fertilité de celles-ci entre la première menstruation et le traitement symbolique du rituel. Celui-ci met d'ailleurs en scène la possession à travers la danse convulsive des filles, bordée par les interventions des pères et du *haïbana*. Ainsi prévient-on la stérilité et la transgression des règles de filiation.

De fait, ce rituel était abandonné depuis la génération des mères et les contacts de ces jeunes filles avec l'extérieur multipliaient leurs tentations de s'intéresser aux hommes de la ville et aux guérilleros de la forêt. Nous avons constaté que les pères réprimaient sévèrement toute escapade, qu'ils les mariaient avant l'âge de la puberté, défendant une endogamie réprouvée par leur culture, au point d'avoir avec elles des relations incestueuses.

Les indiens situaient la cause du mal dans l'envie mortifère du *haïbana* de la ville, ce qui relança, arme au poing, la « guerre des *haïbanas* ». Pour notre part, nous avons pu lire à travers ce spectaculaire appel à témoins, et nommer en accord avec un ancien, le message de ces « petites folles » et « inventeuses » comme porteuses dans leur corps des contradictions auxquelles elles devaient faire face au passage de l'adolescence, entre la mise à mal des références symboliques de la communauté et les promesses du monde moderne. Leurs convulsions avaient remis en scène les transes que le rituel d'initiation « oublié » réalise dans l'union symbolique entre les humains et les esprits. Le symptôme reprenait donc la double valeur du *haï*, vecteur de mal et instrument de cure, signifiant inscrit par la pensée indienne aux portes du monde des humains.

*

Pour terminer j'inviterai à lire et relire l'article que Claude Lévi-Strauss a intitulé « L'efficacité symbolique » dans *Anthropologie structurale*, au chapitre « Magie et religion »⁶. Il déduit ce concept du récit de la cure chamanique d'un accouchement difficile chez une parturiente Cuna – d'une ethnie voisine au Panama. L'efficacité symbolique est ce que le chamane endosse, paye de son corps, de sa voix, pour assurer une continuité entre humains et esprits. Grâce à la médiation de statuettes sculptées, par le biais d'une longue incantation

⁶ C. Lévi-Strauss (1958). « L'efficacité symbolique », in *Anthropologie structurale*. Paris : Plon. Article publié pour la première fois en 1949.

relatant le combat qu'il mène avec ses esprits auxiliaires dans l'utérus même de la patiente, il « opère une manipulation psychologique » de l'organe affecté. Lévi-Strauss recommande aux psychanalystes d'approfondir en matière de transfert l'enseignement de leurs grands prédécesseurs, les chamanes et les sorciers...

« L'efficacité symbolique garantit l'harmonie du parallélisme entre mythe et opération, qui forment un couple où se retrouve toujours la dualité malade-médecin ».

Le mythe de la « paix » versus le récit historique du « conflit » ?

Le cas de la Colombie

Olga L. González

Chercheure en sociologue⁷

« Depuis le début soufflent les vents de la violence ». La première phrase du roman colombien *Pax*, de Lorenzo Marroquín et de José María Rivas Groot, ainsi que le leitmotiv du roman, « Nous écoutons les voix de la terreur et nous craignons qu'il n'y ait pas de paix » résonnent aujourd'hui avec force. Le lecteur colombien est ému : ces phrases décrivent le passé du pays, mais laissent également présager que le futur de la Colombie lui ressemble. Pourquoi ce roman, écrit au début du XX^{ème} siècle, résonne ainsi de nos jours chez les Colombiens ? Que traduit cette espèce de retour éternel ? Pourquoi peut-on lire cette phrase comme si elle était le récit du temps présent ?

Dans mon intervention je cherche à répondre à cette question. Je lance une hypothèse provocatrice : je postule qu' en Colombie, nous avons privilégié le mythe à l'histoire. Plus précisément, j'affirme que dans les débats politiques nationaux, le mythe est utilisé comme un récit historique, voire contre le récit historique. La vérité historique intéresse très peu. Le travail qui cherche à rendre compte des processus sociaux dans un contexte et une période déterminée, le travail qui consiste à dire la vérité des faits, est mis à l'écart. A sa place, le mythe est investi d'une fonction politique de premier ordre.

⁷ Olga L. González, Docteure en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, chercheure associée Urmis, Université de Paris. Site professionnel : <http://olgagonzalez.wordpress.com/>

Il semblerait qu'en Colombie, nous nous accrochons au mythe comme on s'accroche à une croyance, et à une croyance dans le but de signaler l'appartenance à la nation. Il devient difficile de prendre du recul par rapport à ces mythes, vu qu'ils « expliquent » notre histoire et suppléent le travail de la recherche des faits contradictoires qui eux, sont à la base des récits historiques de toutes les nations. Mon intervention illustre cette question à partir du binôme violence/paix, binôme construit depuis plusieurs générations, comme il se déduit du titre du roman cité plus haut (Pax). Je réfléchis aux contours de cette hypothèse, que j'interroge au vu du débat politique colombien actuel.

Contexte historique du conflit : Vérité, reconnaissance et non-répétition

Miguel Angel Vargas

Politologue

Au travers de cette intervention, je souhaite partager mon expérience en tant que collaborateur de la Commission d'Éclaircissement de la Vérité, et également quelques réflexions à ce sujet.

La Commission est l'un des trois piliers faisant partie du Système Intégral de Vérité, Justice, Réparation et non répétition, résultat des Accords de Paix conclus entre la guérilla des FARC et le gouvernement du Président Juan Manuel Santos en 2016.

Ce Système cherche essentiellement à satisfaire le besoin de connaissance de la Vérité exprimé par les victimes du conflit, favoriser la reconnaissance de leurs droits et rétablir leur dignité. Il cherche également à établir la responsabilité des auteurs directs ou indirects des faits subis par ces victimes et à signaler la gravité de l'impact du conflit sur la totalité de la société colombienne. Il a aussi vocation à créer les conditions pour éviter que cette barbarie ne se reproduise plus jamais.

Les deux autres piliers de ce Système sont la Juridiction Spéciale pour la Paix, qui s'occupe du volet judiciaire, ainsi que l'Unité de Recherche des personnes déclarées disparues durant le conflit armé colombien.

Contextualisation

Au cours des 50 dernières années, le débat politique et sociétal a été fortement marqué par la problématique de la guerre et de la paix. Comment le pays pouvait-il sortir de cette violence

endémique ? Est-ce au travers de négociations entre les groupes insurgés et le gouvernement, ou bien par l'aggravation de la guerre jusqu'à la défaite de l'une des parties ?

Durant ses deux mandats présidentiels (2002-2010), Alvaro Uribe a choisi d'intensifier la lutte contre les guérillas, et particulièrement contre les FARC. Cette lutte s'est traduite par d'intenses actions militaires mais également par une campagne permanente de diabolisation et de déshumanisation de l'ennemi. Cette campagne politique et médiatique a touché de très vastes secteurs de la société colombienne.

Malgré le fait que Juan Manuel Santos, ancien ministre de la Défense de Uribe, a été choisi parmi son parti politique pour poursuivre la ligne uribiste, une fois élu Président du pays, il a débuté des négociations avec les FARC.

Tout au long de ces négociations, qui se sont déroulées à La Havane en présence d'observateurs internationaux, le sujet des victimes du conflit a été au centre du débat. Les deux parties ont reçu chacune à leur tour les représentants des organisations des victimes, des familles de disparus ou de séquestrés, des communautés déplacées de leurs terres victimes des massacres, des organisations paysannes, indiennes et afro descendantes, des familles de soldats morts au combats ou disparus, des femmes victimes de violences sexuelles, de parents d'enfants soldats recrutés par la force.

Toutes, victimes des FARC, des paramilitaires ou de l'État, ont participé en quête de vérité, dans l'espoir de savoir ce qui s'était passé, pourquoi et qui en étaient les responsables. D'une certaine façon, la prise de conscience du nombre très important des victimes et de leur répartition dans l'ensemble du territoire a aidé à débloquer les négociations jusqu'à arriver à la signature des Accords de Paix en 2016.

Il est important de noter que pendant que les négociations de Paix avançaient à la Havane, une bonne partie de la société était sceptique quant à ce processus de Paix, éprouvée par les attentats à l'aveugle, les enlèvements et séquestrations, l'extorsion, le recrutement d'enfants soldats et les assassinats. Durant ce processus de Paix, les partisans de Uribe ainsi que les médias continuaient le matraquage contre les FARC, rappelant les faits et impulsant l'idée que les Accords n'étaient pas fiables. Cela a contribué à la relative victoire du "Non" au référendum organisé par le gouvernement pour demander aux Colombiens s'ils étaient pour ou contre les accords de paix.

La violence paramilitaire a engendré les plus grosses vagues d'assassinats et de disparitions dans les dernières décennies. Dans de nombreux cas, ces faits ont été consentis par les élites régionales et justifiés par des segments de la société. Les cas d'exécutions extrajudiciaires, appelés

“faux-positifs”, démontrent l’usage, la justification et l’invisibilisation de la violence et des violations des droits de l’homme menées par des agents de l’Etat.

La guerre ayant affecté essentiellement des zones rurales, une certaine partie de la population voit la violence comme un problème périphérique, sans incidence majeure directe sur leur vie personnelle ou sociale. Cette partie des colombiens tend donc à ne pas voir le bénéfice que la paix pourrait apporter, n’ayant pas été témoins de la souffrance causée.

Dans ce contexte, la mise en place de la Commission d’Éclaircissement de la Vérité est synonyme de grandes opportunités, mais elle se confronte à de nombreux défis et obstacles.

Méthodologie

La méthodologie employée est largement influencée par le Commissionnaire Alfredo Molano. Elle se concentre sur l’écoute des victimes issues de tous secteurs et conditions sociales, en se déplaçant au sein même de leurs territoires. Ceci permet de recueillir des témoignages amples et lisibles permettant de comprendre le contexte et les faits expliquant un demi-siècle de guerre. Il s’agit d’aller chercher les victimes, de leur donner la parole, de les écouter, de faciliter leur participation au débat public, de les rendre audibles face à une société qui les a invisibilisées.

Dans cette logique, la Commission d’Éclaircissement de la Vérité a créé 27 Maisons de la Vérité et une macro région internationale pour les exilés colombiens dans le monde. Ainsi, nous avons observé la mise en place d’une dynamique réparatrice qui a contribué à recréer des liens communautaires, régionaux et nationaux.

En deux ans d’existence, la Commission a recueilli des milliers de témoignages au quatre coins du pays ainsi que dans plus de 23 pays où résident presque un demi-million d’exilés. 7 grandes rencontres pour la Vérité ont été organisées. Entre autres, une rencontre traitant des violences faites aux femmes et à la communauté LGBTI+ a eu lieu à Cartagena, une rencontre au sujet des disparitions forcées a eu lieu à Pasto, une autre concernant la violence et le recrutement d’enfants soldats à Medellin, et une autre rencontre traitant l’impact du conflit sur les populations rurales a été réalisée à La Gabarra, un village de Cundinamarca.

Malgré la situation sanitaire actuelle liée à la pandémie, de nombreuses rencontres virtuelles thématiques continuent à avoir lieu, autour de la Vérité, de la violence et ses impacts ou encore la

résilience. Ces rencontres peuvent être suivies au travers du site internet de la Commission, sur Youtube ou Facebook.

La septième rencontre pour la Vérité a été réalisée il y a une semaine sur le thème de l'Exil, dédiée aux victimes forcées de traverser les frontières à cause du conflit, ainsi qu'aux exilés ayant fait le choix de retourner en Colombie. Virtuellement, depuis 23 pays, ces exilés de longue date ou plus récents, issus de divers secteurs sociaux et politiques ont pu témoigner, accompagnés par presque 40 groupes de soutien au travail de la Commission présents sur tout le continent américain et en Europe. Un pas important de visibilisation du phénomène d'exil et de ce demi-million de victimes, obligées à fuir le pays pour sauver leurs vies a été franchi. Les exilés ont témoigné des énormes difficultés auxquelles ils sont confrontés, ainsi que leurs familles, de la particularité de cette population qui a vécu des ruptures violentes de liens, l'effondrement de leurs projets de vie et un déracinement profond. Ces témoignages ont parfois mis fin à des années de silence, redonnant du sens à la vie de ces personnes qui s'étaient murées dans ce silence. L'exil s'hérite, se transmet et a un impact sur le vécu des deuxièmes et troisièmes générations, qui se construisent un imaginaire autour des événements vécus par leurs parents, au travers de leurs silences, d'histoires partielles ou non terminées. De cette manière, ces enfants ou petits-enfants se construisent leur propre exil.

Ainsi, à travers les témoignages et les rencontres, nous nous sommes rendus compte du potentiel dévastateur de la violence, de la douleur qu'elle engendre, mais également d'un dynamisme social incroyable. La musique, la danse, la broderie, les tissus, les rituels des communautés remplissent de nouveaux langages, construisent leur mémoire et une nouvelle conscience solidaire et de résilience. On découvre ou redécouvre la richesse des stratégies, des pratiques et des structures narratives. La société colombienne doit connaître les impacts catastrophiques laissés par la violence, mais aussi la force créatrice des victimes et de leurs communautés.

Le travail effectué jusqu'à maintenant soulève d'immenses douleurs et ravive des expériences traumatiques. Ce ne sont pas seulement des histoires ou des affaires judiciaires, mais des personnes et des collectifs avec des attentes, des ressentis et du vécu face aux événements. L'un des impacts les plus fréquents est la peur, mais apparaissent également des sentiments liés au deuil dans le cas des familles de victimes assassinées ou disparues. D'autres sentiments et impacts forts sont liés à la perte des terres due aux déplacements forcés. La Commission travaille avec une équipe d'accompagnement psychosocial qui intervient directement sur les territoires. De la même manière elle est garante de la sécurité des victimes et des personnes ayant livré un témoignage par le traitement de leurs informations confidentielles

Contexte autour de la Commission

Même si la Commission a été créée en période de post-conflit, de construction de Paix, le contexte politique et social colombien a aujourd'hui basculé de nouveau dans des cycles de violence. Aujourd'hui, elle prend d'autres formes, d'autres noms, elle est perpétrée par d'autres acteurs qui se multiplient. Mais les massacres, les disparitions, les assassinats ciblés ont repris. Selon les sources, ont évoqué jusqu'à 560 leaders sociaux et 240 ex membres des FARC assassinés depuis le début du mandat du nouveau président Ivan Duque, en août 2018. Les communautés indigènes et afro descendantes parlent de génocide contre leurs populations.

Le Système de Justice Transitionnelle et de Vérité continue sa mission dans ce contexte difficile. La stigmatisation et les attaques verbales se multiplient contre la Juridiction Spéciale pour la Paix et contre la Commission. Ces attaques proviennent des hautes sphères du gouvernement et du parti au pouvoir, le Centre Démocratique. Ceux-ci essayent, par des provocations et des mensonges, par la remise en cause de l'idéologie de ces instances pour la paix, de les décrédibiliser en les associant au terrorisme et aux FARC.

Reconnaissance

La construction de la Paix suppose l'humanisation de l'Autre, d'arrêter de le considérer comme un objet, comme faisant partie d'un mal à éliminer. Elle suppose de questionner la normalisation de la haine et promouvoir une solution pacifique pour mettre fin à ces conflits. La Commission pour la Vérité imagine la reconnaissance comme une forme de restauration de la dignité humaine aux victimes, mais promeut également des espaces pour que les auteurs des faits puissent reconnaître leur responsabilité dans la violence, dans l'idée que cette vérité peut en quelque sorte les libérer de la culpabilité qu'ils peuvent ressentir. Cet exercice a notamment été réalisé par les FARC, qui ont reconnu leur implication dans des assassinats. Ils ont reconnu le mal causé aux familles des victimes et à la société, mais également le mal qu'ils se sont causés à eux-mêmes en perpétrant ces actions. De la même manière, des militaires se sont repentis d'actions atroces telles que les faux-positifs, et des paramilitaires ont avoué leurs massacres. Au cours de plusieurs rencontres, ils ont été confrontés directement à leurs supposés anciens ennemis et également à leurs victimes directes, en quête de vérité. Ces rencontres ont d'une certaine façon ré humanisé chacune des parties.

Le fait que les victimes soient au cœur de ce processus est un élément clé de sa légitimité. Il faut visibiliser l'impact que la violence a eu sur elles, promouvoir la reconnaissance de leur statut de victimes, mais il faut également humaniser l'Autre, "l'ennemi", et installer la culture des Droits de l'Homme comme base pour une cohabitation apaisée.

Le contact direct entre les différentes parties et la quête d'espaces de dialogue contribue à défaire les stéréotypes. Face aux statistiques et aux numéros relatifs aux victimes, la connaissance et la visibilisation de leurs histoires créent une empathie face à leur souffrance et douleur qui permet d'humaniser la relation.

La société a besoin que les témoignages soient rassemblés, que les faits et documents soient connus, que des expertises, cartographies de la violence et analyses de leur évolution dans le temps soient menées. Ce sont des preuves irréfutables qui démontrent un schéma répétitif et systémique. Cela contribue à faire émerger la vérité.

La vision de la guerre inclut fréquemment une morale qui justifie les actions : on affirme que la guerre a été juste, qu'on a accompli une action pour accomplir son devoir, ou que c'est la situation qui a mené à ces excès, ou que c'était pour défendre des intérêts supérieurs. Le récit des faits traumatiques vécus par les victimes comme les massacres, la violence sexuelle, les exécutions etc peuvent mettre en évidence non seulement la profondeur du mal causé mais également la banalité de ces justifications. Les actions héroïques des militaires ne tiennent pas face à l'analyse des exécutions extrajudiciaires appelées faux-positifs, et les actions à l'aveugle des FARC, comme le massacre de Bojayá ne peuvent pas simplement être considérées comme des "erreurs". Une reconnaissance explicite de toutes les victimes et des violations des droits de l'homme qu'elles ont subi de la part des différents acteurs est essentielle.

Je voudrais signaler qu'il est important que les responsables, les chefs des différentes parties prenantes, qui ont assis leur légitimité au sein de leur groupe, au sein de leur camp, fassent également acte de reconnaissance. Au niveau social et non plus seulement politique, ces leaders peuvent avoir un rôle clé dans l'ouverture vers l'Autre, en ouvrant la voie au sein de leur propre groupe. Cela s'est manifesté lors des rencontres entre chefs paramilitaires et commandants des guérillas. Les gestes de solidarité montrés d'un camp envers l'autre montrent que la ré humanisation des échanges est possible, et qu'il est également possible d'être autocritique concernant les exactions menées contre leurs ennemis supposés. Ainsi, sur le même modèle, certains politiques ou certaines élites économiques qui ont joué ou qui jouent encore actuellement un rôle dans la perpétration de cette

violence pourraient également s'intégrer à ce processus de reconnaissance et de réconciliation auquel ils n'ont pas encore pris part.

Clivage

Les médias ont fortement contribué à la diffusion de stéréotypes et à la stigmatisation. Ils ont renforcé le clivage politique et social et ont donné peu de crédit aux expériences de dialogue, de re-création de liens avec l'Autre. Ils créent et diffusent une réalité partielle qui ne contribue pas à la cohabitation pacifique qui impacte fortement l'opinion publique.

Cette attitude qui impulse des divisions et de l'exclusion est liée, aujourd'hui, aux attentes de la confrontation électorale. Les secteurs voulant conserver leur pouvoir en sont à l'origine. Le pragmatisme remplace l'éthique. L'exclusion et la stigmatisation de l'Autre reproduit des vieux fantasmes qui hantent la société colombienne et qui l'empêchent de sortir de son labyrinthe. Le contrôle du pouvoir importe davantage que la reconstruction de la cohabitation et des liens sociaux sur la base du respect des Droits de l'Homme.

Conclusion

Pour conclure, nous pouvons considérer que le chemin de une possible réconciliation doit marcher, entre autres, dans :

- la construction de communauté, de relations de voisinage, de relations familiales etc qui s'étaient désagrégées à cause de la souffrance, la méfiance et la peur,
- la restitution de la dignité et de l'intégrité aux victimes est le chemin vers une reconstruction intégrale
- la promotion d'une idéologie sans exclusion, sans racisme et d'entente interculturelle,
- la transformation éthique vers l'acceptation et le respect de l'Autre,
- la pratique de la responsabilité sociale.

La société colombienne est aujourd'hui au milieu de une profonde ambivalence politique et sociale, entre les désirs de réconciliation et le retour de la violence, entre les désirs de Paix et la

défense à n'importe quel prix de privilèges, entre la peur et l'espoir, entre ses vieux démons et ses attentes concernant l'avenir.

Sans un changement de culture politique, les possibilités d'unir les forces pour provoquer des changements sociaux nécessaires s'amenuisent, mais la société court également le risque que les processus de confrontations violentes qui font de nouveau leur apparition l'affectent de manière irréversible.

Conclusion :

Nommer la violence

Daniel Delanoë

Psychiatre et anthropologue

Tout d'abord un grand merci à tous les intervenants et aux organisateurs de ce colloque très dense. Nous avons commencé avec la clinique individuelle, pour parcourir d'autres champs cliniques, puis sociaux dans lesquels se déploient la grande violence de la société colombienne. Plusieurs fois très ému, je me suis dit qu'il faudrait proposer le prix Nobel à la Commission d'Éclaircissement de la Vérité, dont il faut saluer le courage et l'intelligence de ses membres. C'est un exemple historique probablement sans égal dans la façon d'affronter un tel niveau de violence, au cours d'une guerre civile qui durait encore.

Un fil directeur du colloque est d'avoir distingué la violence et le conflit : la paix n'est pas la fin du conflit, elle doit être la fin de la violence. Dans une démocratie, il peut y avoir du conflit mais pas de violence. Cette distinction est très importante, car le retour du conflit s'il n'est pas pensé comme tel, dans le logos, peut conduire au retour de la violence. La narrativité, le récit, le recueil des témoignages, permettent de donner la parole à tous et de sortir de la déshumanisation par la parole.

Je me souviens d'un rabbin, le rabbin Wiliam, qui lors d'une bar-mitzvah s'adressait aux adolescents. Il parlait d'Isaac, le fils d'Abraham et Sarah, dont le nom signifie en hébreu : « Il rira » et distinguait deux rires, deux paroles, le rire libérateur et le ricanement. Le méchant ne rit pas, il ricane. Alors que le juste lui, il rit.

Il y a ainsi une parole méchante, destructrice, celle de la déshumanisation, de la stigmatisation qui contribue à la violence et la justifie : la violence a toujours besoin de se justifier, ou de se dénier,

comme le déni de la corruption que décrit Paula Herrera. Les interventions thérapeutiques ou réparatrices, dans la clinique individuelle, dans la clinique institutionnelle ou au niveau politique sont des paroles qui viennent nommer la violence et déconstruire ses justifications. C'est la condition d'accès à un conflit formulé dans la parole. Les convulsions des Indiens observées par Tania Roelens représentent le langage du corps des dominés privés d'une parole politique, d'une parole de révolte.

La violence a repris en Colombie, ce qui est très décourageant. La parole a néanmoins pu s'énoncer, c'est très important. Ainsi le discours de Jacques Chirac de 1995 qui a reconnu le rôle de l'état français de Vichy dans l'extermination des juifs. Ce discours a eu un effet majeur pour les juifs de France et d'ailleurs et une parole a pu être libérée : 50 ans après, on a pu mieux parler de la Shoah, des enfants cachés, des traumatismes transmis chez les survivants et les descendants, construire une mémoire. La parole qui a eu lieu sur les violences des années passées en Colombie, et qui a été défendue dans des conditions extrêmement dangereuses et difficiles, pourra avoir des effets à court terme et à long terme.

AFCOPSAM

Deux poignées de psychologues et psychiatres colombiens et français ont fondé l'an dernier l'Association franco-Colombienne de psychiatrie et santé Mentale: AFCOPSAM.

Son objectif est de favoriser la coopération dans les domaines de la formation, de la recherche et des soins en santé mentale, entre les psychiatres, les psychologues et les autres professionnels concernés dans les deux pays.

L'AFCOPSAM est membre de la Coordination France Amérique Latine de Psychiatrie la COFALP. Cette coordination a comme but de resserrer et développer les liens historiques et culturels qui unissent collègues et institutions de deux côtés de l'Atlantique.

L'AFCOPSAM a été présentée une première fois aux collègues colombiens à leur congrès annuel de Psychiatrie en octobre dernier à Barranquilla, par le Dr. Bernard ODIER, son Président.

Aujourd'hui nous sommes honorés de présenter notre premier événement dans la salle Morel du Centre Hospitalier Sainte-Anne.

Nous nous réunissons pour aborder un thème à la fois clinique et sociétal «Conflit et conciliation». Ce sujet touche aujourd'hui la Colombie mais nous savons que ce sujet est d'actualité dans plusieurs endroits dans le monde où les tentatives de mettre fin à la violence ont lieu.

Nos différents intervenants de par leurs connaissances et leurs expériences, vont essayer de nous éclairer mais surtout d'ouvrir des portes à des nouvelles réflexions.

Ci-joint, un extrait d'un article apparu dans la revue colombienne « Desde el jardín de Freud » N°4 2004 de Mario Figueroa.

«On envisage des processus qui suggèrent une logique dualiste: mémoire/oubli, pardon/poursuite de la vengeance en série. Néanmoins, les relations entre ces termes et réalités ne sont que des simples antagonismes, ne constituent pas de paires opposées mais quelque chose de plus complexe. La façon dont sont conçus et concrétisés ces termes a une incidence transcendante dans le destin des sociétés en conflit et chez les sujets qui la composent. Cela exige de l'analyse et de la participation de tous et en particulier des intellectuels. Tant dans la théorie comme dans la pratique. Tant dans la théorie comme dans la pratique psychanalytique les questions sur le fait d'oublier, se souvenir et comment le faire ont toujours eu une valeur fondamentale. Est-ce une affaire d'oubli ? Que faire de ce qui est irrécupérable ? Peut tout être inscrit ? Il s'agit d'interrogations forcément impliquées dans le processus d'un sujet ou d'une société qui cherche à faire quelque chose de son mal être, avec ce qui dans certaines occasions ne laisse pas de repos malgré une trêve apparente, soit comme cette chose inoubliable mais toujours manifeste, soit comme cette silencieuse présence des lacunes mnésiques».